

**À bas tous les Etats !**  
**À bas toutes les frontières !**

Éléments d'une critique radicale de la forme-Etat

Les Etats-nations n'ont pas toujours existé. Ils sont nés avec la modernité – disons la modernité capitaliste – et ils dépendent de ce qui la structure fondamentalement : la forme-marchandise, et le fétichisme qui y est attaché.

Evidemment, des Etats ont existé avant cette modernité. Mais il serait erroné de les comprendre sur le même modèle que les Etats modernes. Ce contresens, qui a sa source dans une vision transhistorique des choses, est un effet du fétichisme moderne, celui de la marchandise, qui fait comprendre comme choses naturelles et qui ont toujours existé des phénomènes propres à la modernité capitaliste.

L'Etat, l'argent, les marchandises – autant de choses qui sont trop souvent comprises sur le modèle de ce qu'elles sont dans la société moderne. C'est oublier que chaque société est structurée sur un modèle propre et que la synthèse sociale n'y est pas, comme dans la société moderne, le fait de la forme-marchandise. C'est tellement vrai que Karl Marx, auquel on doit l'analyse complète de la société moderne, explique dans les brouillons antérieurs au *Capital*, que la synthèse sociale moderne (capitaliste) n'est pas une forme nécessaire, que d'autres sociétés ont été structurées dans une synthèse différente – et qu'il serait opportun de ne pas l'oublier<sup>1</sup>. Marx et Engels ont été particulièrement intéressés par la commune paysanne russe que la synthèse moderne a détruite.

La conception de l'Etat dans le marxisme organisé a été sur le modèle de la guerre. L'Etat était compris comme l'appareil guerrier de la bourgeoisie, qui a le monopole de la violence, et contre cet Etat il fallait organiser une machine de guerre : le parti.

Cette vision est pour une part juste, mais pour une autre part elle oublie que l'Etat, comme l'argent, comme la politique elle-même, n'est qu'un effet de la société de production de marchandises. Un effet bien réel, certes, mais un effet tout de même. Il y a donc deux erreurs à ne pas commettre. D'abord, considérer l'Etat comme un appareil qui a toujours existé, et dont la forme bourgeoise n'est qu'un avatar. Ensuite, considérer l'Etat comme une forme qui disparaîtra en même temps que la société qui l'a vue naître.

La société de production de marchandises a des caractéristiques bien spécifiques. D'abord, elle produit des biens sous la forme de marchandise, et ensuite, elle produit une synthèse sociale modelée par cette marchandise – avec un fétichisme spécifique.

Premier point, donc : elle produit les biens sous la forme de marchandises. Or, ce n'est pas évident du tout. Bien sûr, de tous temps les hommes ont produit des biens que la nature ne leur procurait pas spontanément, mais ce n'était pas forcément sous la forme de marchandises. Une marchandise, c'est quelque chose qui se présente sous deux formes. D'une part, c'est quelque chose qui présente une utilité pratique (une chaussure sert à marcher, un manteau à se vêtir, une bicyclette à se déplacer), et d'autre part c'est quelque chose qui représente une

---

<sup>1</sup> Voir en particulier, dans le *Manuscrit de 1857-58* (dit *Grundrisse*), les pages analysant les formes antérieures à la production capitaliste (pages 410 et suivantes dans la traduction des éditions sociales). Dans ces pages, Marx tord le cou par anticipation au schéma stalinien et évoque d'autres formes de synthèse sociale que l'Etat-nation capitaliste.

certaine valeur (combien je dépense d'argent pour cette chaussure, pour ce manteau, pour cette bicyclette – argent qui retourne au vendeur et au producteur).

Même si de manière marginale, ou en tout cas secondaire, des biens ont depuis longtemps existé sous la forme de marchandises (les marchands existent depuis longtemps), la société capitaliste est la seule dans laquelle tous les biens existent sous forme de marchandise, ou doivent exister sous la forme de marchandise. C'est sa spécificité historique.

Ainsi, toutes les ressources doivent être des marchandises (tout doit pouvoir se vendre et s'acheter), et même les hommes sont réduits à n'être que des marchandises – et plus exactement, à n'être que de la puissance vitale que l'on peut transformer en puissance de production. La seule chose qui intéresse le capitalisme dans l'homme, c'est sa puissance de production, et aucune autre chose. La seule chose qui intéresse le capitalisme dans l'homme, c'est sa capacité à être un travailleur, et aucune autre chose.

Cette universalité de la forme-marchandise se retrouve à tous les échelons de la société de la production de marchandises – à tous les échelons de la société capitaliste. Et cela s'enracine bien sûr dans la production de ces marchandises.

Cette production a lieu dans le travail. Mais le travail est lui-même un échange entre une puissance de travail (payée par un salaire) et des moyens de production sans lesquels cette puissance reste inemployée (dans la mesure où tous les moyens de la faire fructifier ont été confisqués par les capitalistes). Le capitalisme met en place cet échange forcé entre une puissance de travail coupée des moyens de la faire fructifier, et les moyens de production dont la classe capitaliste s'est donné l'exclusivité. Un échange forcé dans lequel les prolétaires, c'est-à-dire ceux qui n'ont plus que cette puissance de travail à vendre, et les capitalistes, c'est-à-dire ceux qui se sont donné l'exclusivité des moyens de la faire produire, qui est aussi un échange inégal. En effet, seule la puissance de travail est susceptible de produire des biens qui, sous forme de marchandises, seront vendus sur un marché et pourront réaliser une valeur bien supérieure à la valeur du salaire payé.

En réalité, ce qui est le plus important dans une marchandise, c'est la valeur qu'elle permet de réaliser sur un marché ; son utilité pratique est très secondaire ou même indifférente au capitalisme. Ce qui veut dire que dans une marchandise, la valeur (invisible) est beaucoup plus réelle que son utilité pratique visible. En d'autres termes : ce qui fait la valeur d'une marchandise, c'est son côté abstrait (abstrait, mais très réel).

Cela permet de dire que cette société – la société capitaliste – est bâtie sur l'abstraction : richesse abstraite et non bien-être des gens, travail abstrait et non activité comme principe vital, etc.

La confusion entre abstraction et irréalité a été à la source de bien des erreurs au sein du marxisme organisé. La marchandise est essentiellement abstraite, mais elle est bien réelle, l'argent est essentiellement abstrait, mais il est bien réel, et l'Etat, lui aussi, est essentiellement abstrait, mais il est bien réel. Nous vivons dans une société essentiellement abstraite. Dire que l'Etat est fondamentalement abstrait, cela ne veut pas dire qu'il est illusoire : cela veut dire qu'il est cohérent avec une forme sociale qui privilégie, non pas le bien-être des gens, mais la dimension abstraite de la richesse, celle qui peut se matérialiser sous la forme d'argent et dont la forme canonique est la marchandise.

Ce que l'on peut nommer *fétichisme de la marchandise*, c'est le fait de prendre pour « réelle » la dimension abstraite des choses, et de lui conférer une dimension « concrète ». Et d'abord, le fait de croire à la réalité de ces abstractions dont on fait des « choses ». Cette erreur, qui est l'erreur de la *réification*, a sa source dans le fait d'oublier que si les choses nous apparaissent comme elles nous apparaissent, c'est à cause de la forme-marchandise, c'est à cause de la société capitaliste elle-même.

Bien sûr, nous ne vivons pas dans un monde fantomatique. Mais tout ce qui nous apparaît ne nous apparaît que dans le cadre d'un rapport social spécifique : le capitalisme. Ni les idées, ni l'argent, ni l'Etat ne peuvent être effacés comme des illusions : les idées que nous avons, l'argent que nous manipulons, l'Etat que nous combattons : rien de tout cela ne peut être effacé d'un trait de plume, car ce sont les éléments réels d'une société qui veut « seulement » nous faire croire que ces éléments ne sont pas spécifiques à une société donnée, mais qu'ils sont éternels. « J'appelle cela le fétichisme »<sup>2</sup>

L'Etat aussi ? oui, l'Etat aussi. L'Etat aussi est une abstraction réelle qui, certes, n'hésite pas à faire usage de la matraque, mais qui n'existe que dans le cadre général d'une société qui, parce qu'elle est production de marchandises, privilégie la dimension abstraite sur la dimension pratique, celle des gens. L'Etat protège la production de marchandises.

Ce privilège de la dimension abstraite commence dans le travail. Le travail, c'est la production de marchandises dans une mise en œuvre qui est elle-même un échange de marchandises : puissance de travail contre salaire (un échange où le salarié est toujours perdant, contraint qu'il est de se vendre pour ne pas mourir). Considérer le travail comme une activité « éternelle » de l'homme, c'est déjà souscrire au fétichisme de la forme marchandise.

Et la forme nationale est un élément de ce fétichisme. La nation, cette entité entourée de frontières, est liée à la nécessité du capitalisme de produire la richesse abstraite, de l'accumuler et de la multiplier.

Le discours capitaliste contemporain ne cesse de dire qu'il faut « conquérir » de nouveaux marchés, c'est-à-dire qu'il lui faut prendre pied sur des territoires, nationaux eux aussi, et qu'il lui faut supplanter les marchandises produites par d'autres capitalistes, nationaux eux aussi, et imposer ses propres marchandises. C'est l'esprit du capitalisme : le capitalisme ne connaît d'autre accord que la complicité des brigands, et chaque capitaliste veut vendre ses marchandises et accumuler leur valeur contre les autres capitalistes nationaux. Ce qu'il faut préciser, c'est que dans ce calcul, seule entre en ligne de compte la « richesse abstraite », c'est-à-dire la valeur qui se représente en marchandise ou en argent (cet équivalent général pour toute marchandise), mais d'où la notion d'utilité est parfaitement secondaire.

Détruire le capitalisme, cela impose de prendre les choses par la racine. Or, « la racine, pour l'homme, c'est l'homme lui-même »<sup>3</sup>, et pas la richesse abstraite. Aussi, la seule radicalité, c'est de prendre en compte, non pas la richesse abstraite, mais l'intérêt pratique des hommes. Le seul souci, ce doit être non pas d'accumuler sans fin la richesse abstraite, mais de prendre en compte les hommes réels, et leurs besoins.

---

<sup>2</sup> Karl Marx, *Le Capital* [1867], traduction Jean-Pierre Lefebvre, PUF, 1993, page 83.

<sup>3</sup> Karl Marx, *Critique du droit politique hégélien* [1843], traduction Albert Baraquin, éditions sociales, 1975, page 205.

La conséquence nécessaire, c'est de ne pas prendre pour éternelle la synthèse sociale capitaliste, mais de mettre en place une synthèse sociale nouvelle. Cette synthèse sociale n'aura pas pour fondement la production des marchandises, mais les biens dont veulent jouir les gens, ce qui sera la réalisation, enfin effective, de ce dont le capitalisme n'aura été que l'argument fallacieux.

Cette synthèse sociale est à inventer. Quelques éléments nous sont donnés par l'étude de Marx sur les formes antérieures au capitalisme, que l'on peut repérer par exemple dans la commune germanique, dans la commune russe. Ces études certes parcellaires ont été oubliées par le marxisme officiel, accroché à la vulgate stalinienne de la succession presque automatique du socialisme et du communisme après le capitalisme.

Cette synthèse sociale à inventer s'appuie sur la « face à face » des hommes et des ressources naturelles ou produites dont ils peuvent jouir. Il n'est pas besoin d'un Etat ni de frontières pour cela, et la révolution espagnole a tenté d'inventer une telle synthèse. Des études existent<sup>4</sup>, qui mettent en évidence les difficultés auxquelles les révolutionnaires espagnols ont eu à faire face – qui mettent aussi en évidence le sabotage des staliniens.

Les révolutionnaires d'aujourd'hui ont à reprendre ces efforts. En gardant à l'esprit que les solutions toutes faites n'existent pas et qu'il s'agit d'inventer. Car les hommes ne font pas les frontières : chacun a sa place sur la planète. Et ceux qui rappellent un peu trop qu'il faut maintenir des frontières ne réalisent sans doute pas qu'ils parlent la langue du capitalisme. C'est en ce sens que la formule « à bas tous les Etats, à bas toutes les frontières » est actuel.

A l'heure où les Catalans veulent affirmer leur identité, il est important de rappeler qu'une identité nationale, et même « régionale », ne peut pas être pensée sur le modèle de l'identité « nationale ». Il ne s'agit pas de privilégier une « identité régionale » (?) contre une « identité nationale », mais de rappeler que les hommes n'ont pas de patrie et qu'opposer les uns contre les autres, c'est encore être dans le fétichisme de l'Etat, qui est seulement un aspect du fétichisme de ma marchandise. « Ni patrie, ni frontière » : voilà le seul mot d'ordre possible.

---

<sup>4</sup> On pourrait citer, entre autres, les études produites par les « giménologues ».